

CHANSONS DANS LA CAMPAGNE  
OU  
LE PAYSAN JAPONAIS

---

*A mon Maître Sylvain Lévi.*

Sur les Iles du Grand-Japon, au pays précieux où, du creux de son oreiller de bois, Sei Shô-Nagon torturait du même art ses mémoires et ses amours; sur les Iles du Grand-Japon, au pays des seigneurs en palanquin, des chevaliers bien cambrés, des bonzes indifférents, des danseuses précoces, des *geisha* folâtres, et des courtisanes soyeuses; sur les Iles du Grand-Japon, au pays des castels, des temples et des auberges; au pays des *biwa* sourdes, des gongs lointains, et des guitares précipitées; sur les Iles du Grand-Japon, vit un homme maigre, hirsute, voûté, qui, brûlé de soleil et noyé de boue, une serviette au front, un haillon aux reins, entre la mer et la montagne, sans cesse, sans fin, d'un pas égal tourne sa roue. Cet homme est à lui seul cinquante millions; et on l'appelle *Gombei*, comme nous dirions en français Gros-Claude, ou Jacques Bonhomme.

J'ai donné mon cœur à Gombei, qui, sept années durant, dans les rizières de Saga ou les montagnes de Naganô, m'a, du fond de sa hutte, tendu en des tasses ébréchées le riz le plus seigneurial que j'aie jamais mangé. J'ai appris ses dialectes, psalmodié sa ritournelle, rythmé sa danse. Et j'ai pensé que ce paria dont personne ne parle méritait qu'une heure on l'écoutât parler.

Qu'on l'écoutât parler, ou, mieux, qu'on l'écoutât chanter. Car, pour le misérable, les sons ont sur les mots ce privilège qu'ils aident au travail au lieu de le troubler :

*Hanashi yameyare  
Shigoto no jama yo...*

« Cessez », dit Gombei,

Cessez de bavarder;  
Ça trouble le travail:  
Doucement-doucelement,  
Commencez de chanter!

C'est la chanson de Gombei que je voudrais ici présenter (1).

§

La chanson de Gombei, c'est d'abord le grincement de la roue de Gombei: roue sur la plaine, roue à flanc de montagne, roue encore sur la mer.

Quand la belle saison tombe sur les rizières, c'est dès quatre heures du matin que la femme même doit s'enliser:

Vers quatre heures du matin, j'arrache  
Les mauvaises herbes de la rizière...  
Mais qu'est ceci: rosée de la plaine?  
Larmes de peine?

Et comme à soleil couché elle est encore dans la rizière, la grand'pitié du corps brisé:

Que les reins me font mal!  
Et cette rizière qui s'allonge  
Comme au quatrième, comme au cinquième mois  
Le jour s'allonge!

A la fin, les mauvaises herbes sont arrachées de la rizière. Mais sur les collines il y a les bonnes herbes, que pour les bêtes il faut courir couper; et cela fait tant d'herbes, de mauvaises herbes et de bonnes herbes, que

(1) Les citations insérées dans cet article sont choisies de l'ensemble des chansons que j'ai recueillies sur toute la campagne japonaise, de 1926 à 1932.

l'herbe envahit jusqu'au sommeil de la coupeuse  
d'herbes :

Je me couche, tombant de sommeil;  
Dès le soir, je me couche, mais  
Les herbes que le matin, chaque matin je coupe,  
En rêve, je les coupe encore!

Venus l'automne et la moisson, vient aussi le gosse qui  
braille; à la chaumière non plus, on ne va pas chômant :

Bon! La pluie qui se met à tomber,  
Et sur le toit le bois qui se mouille,  
Et sur mon dos le gosse qui braille,  
Et le riz qui brûle!

Les bonnes années, passe encore. Les années sans  
grain, force est à Gombei d'aller nu-pieds vers le maître  
expliquer sa pauvreté : « Qu'il pleuve », plaide-t-il,

Qu'il pleuve  
Ou que le soleil brûle,  
Au milieu des rizières,  
Courbés-courbés,  
Les paysans passent leurs journées:  
Maître,  
Pensez à leur peine!

Le maître n'est pas toujours inflexible; mais si le maî-  
tre est inflexible, alors Gombei dit adieu à la plaine, et  
suivi de sa femme qui porte le gosse, monte dans la neige  
les montagnes sans chemins. Gombei, de crête en crête,  
se fait conducteur de chevaux; ça n'est pas ce qui le fera  
dormir :

Allons,  
Avanceras-tu,  
Rosse,  
Toi qui, sans penser à ma peine,  
Ne sais que bruyamment mâcher  
Ton frein!

Combei, sur les pentes, se fait scieur de long; ça n'est  
pas ce qui le fera faire gras:

Le scieur, au fond de la montagne,  
 Habite sa hutte, sans manger  
 Ni patates  
 Ni riz garni:  
 Voyez-vous, le scieur et le rat,  
 S'ils ne scient pas, ne mangent pas!

De la montagne, on voit la mer: comme le Paimpolais  
 de Botrel, le gosse ayant faim va se faire matelot. Hélas,

Matelot et batelier sont  
 Plus malheureux que le mendiant:  
 Au moins, le mendiant, la nuit, il dort,  
 Et c'est de jour qu'il travaille!

Homme fait, le fils revient; incapable même de chanter  
 sa chanson:

— Chante, chante!  
 Me pressez-vous:  
 Mais moi, je ne suis  
 Qu'un matelot;  
 Je ne sais pas chanter,  
 Je ne connais pas d'airs!  
 Je n'avais pas quatorze ans,  
 Qu'en barque,  
 Sur le pont,  
 Je trimais!  
 C'est à la rame ou à la barre  
 Que je me réveille;  
 Et dans le vent chargé de sel,  
 Je suis sans voix!

Ainsi tourne la roue de Gombei.

§

Souffrance est sœur aînée de révolte: et qui n'attendrait  
 de la chanson de Gombei qu'elle ne se fît à la fin cri de  
 révolte? Mais Gombei vaut mieux que la révolte, et Gom-  
 bei s'est résigné.

La roue a beau être lourde: à qui accepte de la tourner,  
 quelle peine n'apporte sa récompense?

Oui, dur, pour une fille, d'arracher les herbes; mais la  
 fille n'est pas toujours seule dans la rizière:

Si c'est avec l'homme que j'aime  
Que j'arrache l'herbe dans la rizière,  
En arrière, voyez-vous, les petites herbes  
Restent toutes!

Oui, dur, pour une fille, de mouvoir la meule à bras;  
mais à deux, l'effort s'oublie:

Si la meule m'est si légère,  
Mon compagnon, c'est que tu me plais:  
Aussi, ne te fais pas remplacer,  
Fût-ce la nuit prochaine;  
Ne te fais pas remplacer,  
Mon compagnon, pas remplacer,  
Fût-ce la nuit prochaine!

Oui, dur, pour une fille, de cueillir le mûrier; mais  
quand la branche est trop haute, le ravissement de se  
faire porter:

Le mûrier, je le voudrais cueillir;  
La branche, hélas, est trop haute:  
Par qui donc me faire porter,  
Pour ma cueillette?

Oui, pauvre, la hutte du scieur; mais pas à ce point  
qu'il ne la puisse jamais quitter:

Le scieur, c'est au fond de la montagne,  
Dans une hutte, qu'il habite: mais  
Il les aligne, les écus,  
Pour s'en aller voir les filles!

Oui, triste, le bateau du marin; mais il n'a pas d'yeux  
que pour son bateau:

Jolie fille  
Et bateau neuf,  
Chacun veut voir  
Et essayer!

Oui, dur, le pressoir du presseur d'huile; dur le pres-  
soir, et laide la femme; mais l'huile une fois pressée, on  
va la vendre à Hakata:

Quand le presseur d'huile s'en revenant  
De voir les filles de Hakata

Retrouve sa femme, c'est,  
 Au fond de mille lieues de montagne,  
 Un vieux blaireau qu'il croit voir!

Et en cette vie, il en va de même pour tous les états,  
 pour toutes les tristesses. Pas gai, d'être bonze; mais  
 chacun sait que les bonzes se consolent au jeu, quittes à  
 porter de temps en temps une statue au mont-de-piété :

C'est le bonze du temple  
 Qui, par amour du jeu,  
 Met la statue d'Amida  
 Au mont-de-piété!

Pas gai, d'être veuf; mais chacun sait qu'à l'exemple  
 des sarments de citrouille, les veufs se consolent à rôder  
 aux portes de derrière:

Veuf et  
 Sarment de citrouille,  
 A la porte de derrière  
 Tournent rampant!

Pas gai, d'être vieille; mais chacun sait que, la pluie  
 tombant, les vieilles en rond sous les hangars se conso-  
 lent aux longs potins:

Quand la pluie se met à tomber,  
 Les cancans se mettent à courir:  
 Mais le soleil luit depuis beau temps  
 Que les cancans courent encore!

Les plus favorisées, bien sûr, ce sont les filles de vingt-  
 trois, vingt-quatre ans. Ah! la vie est claire, pour  
 celles-là:

Ce qu'il y a d'amusant,  
 C'est, passé vingt ans,  
 L'âge de vingt-quatre,  
 Vingt-trois!

Que si, ignorant leur jeunesse, elles vous viennent sou-  
 pirer que

Ni le médecin ni  
 Les sources d'Arima

Le mal d'amour  
Ne sauraient guérir!...

il est au moins un bon conseil à leur donner :

Fût-ce du mal d'amour,  
Quand on veut guérir, on guérit:  
Avec l'homme qu'on aime il n'est que de  
Se marier, pour guérir!

Et voici la chanson de Gombei frapper aux portes de  
la gaité.

§

Du premier au sept du premier mois, pour la nouvelle  
année; du treize au seize du septième mois, pour la Fête  
des Morts, la gaité ouvre à Gombei: dix jours par an. Mais  
ces dix jours-là valent bien qu'on travaille, fût-ce tout au  
long du long été:

A la Fête des Morts, nous danserons;  
Au nouvel an, nous nous coucherons:  
Au long de l'été, nous arracherons  
Les mauvaises herbes!

Le dernier jour du dernier mois, la houppe de paille,  
le navet et l'orange rituellement pendus au dehors, la  
porte de sa hutte bien fermée pour y retenir les bons  
esprits, alors, sa fille versant le bouillon-aux-légumes et  
sa femme l'alcool-aux-herbes, Gombei, maître chez lui,  
y boit et chante sept jours durant. Gombei y chante les  
promesses de l'an neuf, l'écrevisse qui promet longue  
vie, les gâteaux de riz pilé qui tendent le ventre comme  
un tambour, le saké aux mille vertus:

Mon saké,  
Ça n'est pas pour le vanter, mais  
Le goût en est si doux,  
Le goût en est si doux que  
Ça fait un remède pour le ventre!

Le parent venu en visite paie sa coupe d'une chanson:

J'ai pour voisine  
Une vieille;

Et cette vieille-là,  
 Quel sale caractère!  
 Quand je lui demande: — Un peu de saké  
 A boire!  
 — Rien à boire! me répond-elle.

Et Gombei en verve de conter au parent « une drôle  
 d'histoire » :

Quelle drôle d'histoire!  
 Une fille unique  
 Avec sa sœur  
 Tombant au ruisseau  
 S'est brûlée;  
 Comme un aveugle les voyait,  
 Un manchot les a retirées:  
 Voilà ce qu'un muet a raconté  
 Qu'un sourd avait entendu dire!

Mais sa vraie gaité, c'est en vue de la Fête des Morts  
 que Gombei la thésaurise. Nul besoin, ce soir-là, de l'ap-  
 pareil traditionnel. Brûlant des aiguilles de pin en guise  
 de tiges de chanvre, d'un seul tambour composant l'or-  
 chestre, Gombei conduit la ronde du haut du pont qui lui  
 sert d'estrade: et Gombei tombât-il du pont, que Gombei  
 d'en dessous conduit encore la ronde:

Le conducteur de la ronde  
 Vient de tomber du pont:  
 Mais d'en dessous il la conduit encore,  
 La ronde!

Des chaumières éparses, gars et filles accourent en  
 volant: car

Aux rondes de la Fête des Morts,  
 Vraiment, pour ne pas danser,  
 Faudrait être chat, cuiller en bois,  
 Bouddha de pierre!

Et dans la pleine lune du septième mois, sous le ciel  
 lourd qui fait fleurir la chair, Gombei aux cinquante mil-  
 lions d'ombres danse pour distraire les morts assis au  
 seuil de leurs maisons.

Si c'est du riz cuit dans du thé,  
 Et du poisson, qu'on me sert,  
 De travailler, ça peut aller:  
 Si c'est des légumes dans  
 De la saumure, et du blé cuit,  
 Le travail, rien à faire!...

pérorer un gars.

Me suiciderai-je avec lui,  
 Ou me couperai-je les cheveux?  
 Dame, les cheveux, ça repousse...  
 Le corps, c'est précieux!...

roucoule une fille. Et pour la fille c'est tant pis si la chanson est mal mimée:

Tant qu'à danser, danser la dansc,  
 C'est avec grâce qu'il faut danser:  
 Car c'est la plus gracieuse qui sera  
 Prise en mariage!

Aux dépens de la moins gracieuse, la plus gracieuse se ménage un succès:

Un batelier de Katada,  
 A moi, pour mari? Jamais de la vie!  
 Sur un mois, c'est vingt jours  
 Qu'ils passent au large!

La réplique est tôt trouvée. Si les bateliers échappent aux filles de Katada, les filles de Niigata se chargent de retenir les bateliers:

Les filles de Niigata  
 Sont-elles des ancres, ou des cordes?  
 Ce matin encore, elles ont retenu  
 Au port deux bateaux!

La fille attend sa revanche. Que le gars, en fin de nuit, se risque à s'attendrir sur son parapluie :

Mon parapluie, je l'ai laissé  
 A l'auberge de Tsuruga:  
 Et j'y pense chaque fois  
 Que la pluie tombe!...

et la voici susciter, victorieuse, une floraison de parapluies:

Mon amoureux m'a donné,  
 M'a donné trois parapluies:  
 Le premier, c'est pour la pluie;  
 Le deuxième, pour le soleil;  
 Le troisième... pour lui faire signe!

Quand sur les rondes de la Fête des Morts le coq a fait se lever la troisième aube, Gombei retourne couper les herbes. Et la roue de nouveau tournerait sans espoir, si, abandonnant son corps à la roue, Gombei, de son bras tendu, n'élevait son cœur au-dessus de la roue.

## §

Son cœur, c'est à l'amour que Gombei le donne sans en rien distraire.

La Nature ni la Mort n'émeuvent Gombei: l'une et l'autre lui sont trop familières. La Nature, c'est l'horloge qui assigne leur rythme aux corps vivants: rien de plus. « Toi », crie Gombei,

— Toi, qui très loin dans la montagne,  
 Garçon, t'en vas couper les herbes,  
 Dis-moi, les marronniers  
 Sont-ils en fleurs?  
 — Pour sûr, pour sûr,  
 Qu'ils ont fleuri:  
 Neuf petites branches  
 Toutes en fleurs!

Mais Gombei ne pense à rien autre chose si ce n'est qu'avec les marronniers, le temps des amours a fleuri. « Quand au coucher du soleil », crie encore Gombei :

Quand au coucher du soleil,  
 Je passe par la plage,  
 Hé, il y a un pluvier qui chante,  
 Un pluvier qui chante!  
 Va, chante, chante,  
 Pluvier,  
 Que nous comparions nos voix,  
 Comparions nos voix!

Mais Gombei n'est ivre de rien autre chose si ce n'est

de sa propre chanson. Et quant à la Mort, elle est la chute naturelle, ni bonne ni mauvaise, du corps usé: comme le vieil arbre s'affaisse, comme le vieux cheval s'abat, ainsi meurt l'homme qui a fini son temps; et pourvu qu'un fils derrière lui prenne soin de sa dépouille et de sa tablette, en quoi serait-il à plaindre, le vieux qui meurt?

Non, rien ne vaut d'être chanté, si ce n'est la vie, si ce n'est l'amour. Et l'amour de Gombei est un amour qui sonne profond.

La tradition japonaise veut que, dans les chansons tout au moins, ce soit à la femme à parler d'amour. Femme, tour à tour « oiselet craintif » et « luciole ardente », mais toujours sensible, toujours aimante, toujours fidèle; femme, premiers émois de la tisseuse:

Tissant-tissant mon métier,  
Comme j'admirais un passant,  
J'ai, la main distraite, tissé  
De travers les raies...

Femme, premiers émois de la montagnarde:

Cette montagne est trop haute,  
Qui me cache sa maison:  
Elle m'est chère, sa maison,  
Et la montagne, je la hais!

Contre l'amour envahissant, elle lutte bien un peu, l'amoureuse: mais quand elle brûle « comme une herbe sèche », alors elle laisse parler ses yeux:

Vous appeler, je ne puis;  
Vous faire signe, je ne puis:  
Je n'ai, pour que vous me compreniez,  
Que mon regard!

Que si l'autre ne comprend pas, sa passion s'exaspérant, elle fait vers lui le premier chemin:

Trois lieues de taillis en montagne,  
Deux lieues sur la rivière:  
Ce chemin, je l'ai fait pour qui?  
Pour vous!

Et haletante, elle lui dit :

Parce que je vous aime,  
Plaine ou montagne,  
Broussailles ou forêts,  
Sans rien reconnaître, je suis venue.

Comment lui la repousserait-il? Et la voici toute au secret qui est pour elle un univers :

M'ami, notre amour est comme  
La prunelle du petit buisson,  
Qui dans l'ombre mûrit et meurt  
Sans qu'on s'en doute.

D'autres fois, quand elle lui a ouvert la porte de sa chaumière, et que vers l'aube, il est inquiet, elle le rassure, maternelle :

Dormez, dormez sans crainte;  
Ce n'est pas l'aube encore:  
Savez-vous pas qu'à l'aube, la cloche  
Du temple tinte?

Puis il s'en va dans le brouillard qui sur lui se referme :

C'est grand'pitié que ce matin  
Le brouillard étendu  
Me cache la silhouette  
De mon amant qui s'en va!

Hélas, point n'est au ciel de nuage immobile, point n'est sur terre d'amour immobile. Quand l'amour a passé, quand le nuage a passé, on est seule sous le vaste ciel; mais on va quand même le chemin des champs, où l'on feint seulement qu'il y ait de la poussière :

L'homme qui vous a quittée,  
Lorsqu'on le rencontre en chemin,  
On feint qu'il y ait de la poussière,  
Et l'on se frotte les yeux!

Lui, n'est pas loin : au village voisin, au même hameau peut-être. S'il revient, on l'accueille :

Revenez-vous conduit par l'amour;  
Revenez-vous sans amour;

Ou revenez-vous pour éprouver  
Mon cœur?

Et s'il ne revient, on ne dit pas :

J'enfouis ce trésor dans mon âme immortelle,  
Et je l'emporte à Dieu!

Mais on dit, plus simplement:

Nous sommes, lui et moi,  
Les lianes de la plaine brûlée:  
Quand les sarments en seraient coupés,  
Les racines restent!

Amour de vilain, que des rois envieraient.

§

Amour, aussi, maître de pitié. La pitié de Gombei est  
sobre de mots, et directe:

Une scie avec une lime  
Descendent le courant:  
D'où donc est le scieur qui  
Sera mort?

Encore Gombei pense-t-il moins au scieur mort qu'à  
l'orpheline qui, de porte en porte, va désormais errer:

Voici que la petite orpheline,  
Dans le soir où elle va sans but,  
Suçant son pouce, se tient debout  
A la porte!

Et pensant à la petite du scieur, Gombei de dire à sa  
petite à lui:

A la petite orpheline  
Si tu refais la coiffure,  
Alors, ses parents se réjouissent,  
Au paradis!

Et la femme de Gombei de désirer d'autres petits, plus  
de petits, certes, que sa misère n'en saurait nourrir:

Pour le dernier jour de mai,  
Je me souhaite un enfant qui pleure:  
Assise sur un sentier de rizière,  
Je l'allaiterais!

Et le petit de naître, tôt ou tard, que la sœurlette va sur son dos berçant: « Dors », lui scande-t-elle,

Dors!  
A l'enfant qui dort,  
Raquette et volant:  
A l'enfant qui pleure,  
Le volant seulement!

Et c'est ainsi que la pitié de Gombei fait d'un peuple une nation.

§

Telle est, sur les Iles du Grand-Japon, la chanson que chante Gombei, forçat du sol, esclave des saisons, va-nu-pieds pauvre de grain; mais homme au cœur libre, maître de sa femme et de son coin de ciel, ferme soutien de la vieille Asie, et sans le savoir, poète de race: chanson de souffrance, de résignation, de gaieté; chanson d'amour, chanson de pitié; chanson qui, d'une aile sûre, portera Gombei au Paradis de la Terre pure de l'Ouest, là où, de par la volonté de l'Amida sauveur, il sera, pour l'éternité, dispensé de retourner tourner sa roue. Car le Bouddha dit à Gombei: « *Sangai wa... kore waga mono nari...* Bien que les Trois Régions m'appartiennent, les Hommes sont en vérité mes enfants ». Et le Bouddha lui dit encore: « *Tane araba...* Pourvu qu'il y ait de la semence au cœur du misérable, aussi facilement que le pin croît sur un rocher, cet homme s'élève à l'état d'Esprit ».

GEORGES BONNEAU.